

MOLIÈRE, *Le Malade imaginaire*, III, 12 (1673 – texte de l'édition de 1682)

Argan est désespéré d'avoir été abandonné par son médecin Monsieur Purgon. Pour le détourner de ses éternelles maladies imaginaires, Toinette, sa servante, se déguise en médecin itinérant qui lui rendrait visite.

- TOINETTE.- Je suis médecin passager, qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matières à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands, et beaux secrets que j'ai trouvés dans la médecine. Je dédaigne de m'amuser à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatismes et de fluxions, à ces fiévrottes, à ces vapeurs, et à ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fièvres continues, avec des transports au cerveau, de bonnes fièvres pourprées, de bonnes pestes, de bonnes hydrophobies formées, de bonnes pleurésies, avec des inflammations de poitrine, c'est là que je me plais, c'est là que je triomphe ; et je voudrais, Monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous les médecins, désespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remèdes, et l'envie que j'aurais de vous rendre service.
- ARGAN.- Je vous suis obligé, Monsieur, des bontés que vous avez pour moi.
- TOINETTE.- Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ahy, je vous ferai bien aller comme vous devez. Hoy, ce pouls-là fait l'impertinent ; je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Qui est votre médecin ?
- ARGAN.- Monsieur Purgon.
- TOINETTE.- Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi dit-il que vous êtes malade ?
- ARGAN.- Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate.
- TOINETTE.- Ce sont tous des ignorants, c'est du poumon que vous êtes malade.
- ARGAN.- Du poumon ?
- TOINETTE.- Oui. Que sentez-vous ?
- ARGAN.- Je sens de temps en temps des douleurs de tête.
- TOINETTE.- Justement, le poumon.
- ARGAN.- Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.
- TOINETTE.- Le poumon.
- ARGAN.- J'ai quelquefois des maux de cœur.
- TOINETTE.- Le poumon.
- ARGAN.- Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.
- TOINETTE.- Le poumon.
- ARGAN.- Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'était des coliques.
- TOINETTE.- Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez ?
- ARGAN.- Oui, Monsieur.
- TOINETTE.- Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin ?
- ARGAN.- Oui, Monsieur.
- TOINETTE.- Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, et vous êtes bien aise de dormir ?
- ARGAN.- Oui, Monsieur.
- TOINETTE.- Le poumon, le poumon, vous dis-je. [Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture ?
- ARGAN.- Il m'ordonne du potage.
- TOINETTE.- Ignorant.
- ARGAN.- De la volaille.
- TOINETTE.- Ignorant.
- ARGAN.- Du veau.
- TOINETTE.- Ignorant.
- ARGAN.- Des bouillons.
- TOINETTE.- Ignorant.
- ARGAN.- Des œufs frais.
- TOINETTE.- Ignorant.
- ARGAN.- Et le soir de petits pruneaux pour lâcher le ventre.
- TOINETTE.- Ignorant.
- ARGAN.- Et surtout de boire mon vin fort trempé.
- TOINETTE.- Ignorantus, ignoranta, ignorantum. Il faut boire votre vin pur ; et pour épaissir votre sang qui est trop subtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande, du gruau et du riz, et des marrons et des oublies, pour coller et conglutiner. Votre médecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main, et je viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je serai en cette ville.
- ARGAN.- Vous m'obligez beaucoup.
- TOINETTE.- Que diantre faites-vous de ce bras-là ?
- ARGAN.- Comment ?
- TOINETTE.- Voilà un bras que je me ferais couper tout à l'heure, si j'étais que de vous.
- ARGAN.- Et pourquoi ?
- TOINETTE.- Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, et qu'il empêche ce côté-là de profiter ?
- ARGAN.- Oui, mais j'ai besoin de mon bras.
- TOINETTE.- Vous avez là aussi un œil droit que je me ferais crever, si j'étais en votre place.
- ARGAN.- Crever un œil ?
- TOINETTE.- Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, et lui dérobe sa nourriture ? Croyez-moi, faites-vous-le crever au plus tôt, vous en verrez plus clair de l'œil gauche.
- ARGAN.- Cela n'est pas pressé.
- TOINETTE.- Adieu. Je suis fâché de vous quitter si tôt, mais il faut que je me trouve à une grande consultation qui se doit faire, pour un homme qui mourut hier.
- ARGAN.- Pour un homme qui mourut hier ?
- TOINETTE.- Oui, pour aviser, et voir ce qu'il aurait fallu lui faire pour le guérir. Jusqu'au revoir.]

[FAUSSE CONFIDENCE DE DUBOIS, I, 14]

ARAMINTE.

[...] Mais, où m'a-t-il vue, avant que de venir chez moi, Dubois ?

DUBOIS.

Hélas ! Madame, ce fut un jour que vous sortîtes de l'Opéra, qu'il perdit la raison. C'était un vendredi, je m'en ressouviens ; oui, un vendredi, il vous vit descendre l'escalier, à ce qu'il me raconta, et vous suivit jusqu'à votre carrosse. Il avait demandé votre nom, et je le trouvai qui était comme extasié, il ne remuait plus.

ARAMINTE.

Quelle aventure !

DUBOIS.

J'eus beau lui crier : « Monsieur ! » Point de nouvelles, il n'y avait plus personne au logis. À la fin, pourtant, il revint à lui avec un air égaré. Je le jetai dans une voiture, et nous retournâmes à la maison. J'espérais que cela se passerait, car je l'aimais. C'est le meilleur maître ! Point du tout, il n'y avait plus de ressource. Ce bon sens, cet esprit jovial, cette humeur charmante, vous aviez tout expédié. Et dès le lendemain nous ne fîmes plus tous deux, lui, que rêver à vous, que vous aimer ; moi, qu'épier depuis le matin jusqu'au soir où vous alliez.

ARAMINTE.

Tu m'étonnes à un point !...

DUBOIS.

Je me fis même ami d'un de vos gens qui n'y est plus, un garçon fort exact, et qui m'instruisait, et à qui je payais bouteille. « C'est à la Comédie qu'on va », me disait-il ; et je courais faire mon rapport, sur lequel, dès quatre heures, mon homme était à la porte. C'est chez Madame celle-ci, c'est chez Madame celle-là ; et, sur cet avis, nous allions toute la soirée habiter la rue, ne vous déplaie, pour voir Madame entrer et sortir, lui dans un fiacre, et moi derrière, tous deux morfondus et gelés, car c'était dans l'hiver ; lui ne s'en souciait guère, moi jurant par-ci par-là pour me soulager.

ARAMINTE.

Est-il possible ?

DUBOIS.

Oui, madame. À la fin, ce train de vie m'ennuya ; ma santé s'altérait, la sienne aussi. Je lui fis accroire que vous étiez à la campagne, il le crut, et j'eus quelque repos : mais n'alla-t-il pas, deux jours après, vous rencontrer aux Tuileries, où il avait été s'attrister de votre absence ! Au retour, il était furieux ; il voulut me battre, tout bon qu'il est ; moi, je ne le voulus point, et je le quittai. Mon bonheur ensuite m'a mis chez Madame, où, à force de se démener, je le trouve parvenu à votre intendance, ce qu'il ne troquerait pas contre la place de l'empereur.

[L'ÉPREUVE DE LA LETTRE, II, 13]

ARAMINTE, *poursuivant*.

Êtes-vous prêt à écrire ?

DORANTE.

Madame, je ne trouve point de papier.

ARAMINTE, *allant elle-même*.

Vous n'en trouvez point ! En voilà devant vous.

DORANTE.

Il est vrai.

ARAMINTE.

Écrivez. « Hâtez-vous de venir, Monsieur ; votre mariage est sûr... » Avez-vous écrit ?

DORANTE.

Comment, Madame ?

ARAMINTE.

Vous ne m'écoutez donc pas ? « Votre mariage est sûr ; Madame veut que je vous l'écrive, et vous attend pour vous le dire. » (*À part*.) Il souffre, mais il ne dit mot. Est-ce qu'il ne parlera pas ? « N'attribuez point cette résolution à la crainte que Madame pourrait avoir des suites d'un procès douteux. »

DORANTE.

Je vous ai assuré que vous le gagneriez, Madame. Douteux ! il ne l'est point.

ARAMINTE.

N'importe, achevez. « Non, Monsieur, je suis chargé de sa part de vous assurer que la seule justice qu'elle rend à votre mérite la détermine. »

DORANTE, *à part*.

Ciel ! Je suis perdu. (*Haut*.) Mais, madame, vous n'aviez aucune inclination pour lui.

ARAMINTE.

Achevez, vous dis-je. « ...qu'elle rend à votre mérite la détermine. » Je crois que la main vous tremble ! Vous paraissez changé. Qu'est-ce que cela signifie ? Vous trouverez-vous mal ?

DORANTE.

Je ne me trouve pas bien, Madame.

ARAMINTE.

Quoi ! si subitement ! cela est singulier. Pliez la lettre, et mettez : « À Monsieur le comte Dorimont. » Vous direz à Dubois qu'il la lui porte. (*À part*.) Le cœur me bat ! (*À Dorante*) Voilà qui est écrit tout de travers ! Cette adresse-là n'est presque pas lisible. (*À part*.) Il n'y a pas encore là de quoi le convaincre.

[DOUBLE AVEU FINAL, III, 12]

ARAMINTE.

Vous donner mon portrait ! songez-vous que ce serait avouer que je vous aime ?

DORANTE.

Que vous m'aimez, Madame ! Quelle idée ! qui pourrait se l'imaginer ?

ARAMINTE, *d'un ton vif et naïf.*

5 Et voilà pourtant ce qui m'arrive.

DORANTE, *se jetant à ses genoux.*

Je me meurs !

ARAMINTE.

Je ne sais plus où je suis. Modérez votre joie ; levez-vous, Dorante.

DORANTE, *se lève, et dit tendrement.*

10 Je ne la mérite pas, cette joie me transporte, je ne la mérite pas, Madame. Vous allez me l'ôter ; mais, n'importe, il faut que vous soyez instruite.

ARAMINTE, *étonnée.*

Comment ! que voulez-vous dire ?

DORANTE.

15 Dans tout ce qui s'est passé chez vous, il n'y a rien de vrai que ma passion, qui est infinie, et que le portrait que j'ai fait ; tous les incidents qui sont arrivés partent de l'industrie d'un domestique qui savait mon amour, qui m'en plaint, qui, par le charme de l'espérance du plaisir de vous voir, m'a, pour ainsi dire, forcé de consentir à son stratagème : il voulait me faire valoir auprès de vous.
20 Voilà, Madame, ce que mon respect, mon amour et mon caractère ne me permettent pas de vous cacher. J'aime encore mieux regretter votre tendresse que de la devoir à l'artifice qui me l'a acquise. J'aime mieux votre haine que le remords d'avoir trompé ce que j'adore.

ARAMINTE, *le regardant quelque temps sans parler.*

25 Si j'apprenais cela d'un autre que de vous, je vous haïrais, sans doute ; mais l'aveu que vous m'en faites vous-même, dans un moment comme celui-ci, change tout. Ce trait de sincérité me charme, me paraît incroyable, et vous êtes le plus honnête homme du monde. Après tout, puisque vous m'aimez véritablement, ce que vous avez fait pour gagner mon cœur n'est point blâmable : il est permis à un amant de chercher les moyens de plaire, et on doit lui pardonner lorsqu'il a réussi.
30

CYRANO.
Sa lettre !... N'aviez-vous pas dit qu'un jour, peut-être,
Vous me la feriez lire ?

ROXANE.
Ah ! vous voulez ?... Sa lettre ?

CYRANO.
Oui... Je veux... Aujourd'hui...

ROXANE, *lui donnant le sachet pendu à son cou.*
Tenez !

CYRANO, *le prenant.*
Je peux ouvrir ?

ROXANE.
Ouvrez... lisez !...
(Elle revient à son métier, le replie, range ses laines.)

CYRANO, *lisant.*
« Roxane, adieu, je vais mourir !... »

ROXANE, *s'arrêtant, étonnée.*
5 Tout haut ?

CYRANO, *lisant.*
« C'est pour ce soir, je crois, ma bien-aimée !
« J'ai l'âme lourde encor d'amour inexprimée,
« Et je meurs ! jamais plus, jamais mes yeux grisés,
« Mes regards dont c'était... »

ROXANE.
Comme vous la lisez,
Sa lettre !

CYRANO, *continuant.*
10 « ...dont c'était les frémissantes fêtes,
« Ne baiseront au vol les gestes que vous faites
« J'en revois un petit qui vous est familier
« Pour toucher votre front, et je voudrais crier... »

ROXANE, *troublée.*
Comme vous la lisez, — cette lettre !
(La nuit vient insensiblement.)

CYRANO.
« Et je crie :

« Adieu !... »

ROXANE.
Vous la lisez...

CYRANO.
15 « Ma chère, ma chérie,
« Mon trésor... »

ROXANE, *rêveuse.*
D'une voix...

CYRANO.
« Mon amour !... »

ROXANE.
D'une voix...
(Elle tressaille.)
Mais... que je n'entends pas pour la première fois !
*(Elle s'approche tout doucement, sans qu'il s'en aperçoive, passe
derrière le fauteuil se penche sans bruit, regarde la lettre. —
L'ombre augmente.)*

CYRANO.
« Mon cœur ne vous quitta jamais une seconde,
« Et je suis et serai jusque dans l'autre monde
« Celui qui vous aima sans mesure, celui... »

ROXANE, *lui posant la main sur l'épaule.*
20 Comment pouvez-vous lire à présent ? Il fait nuit.
*(Il tressaille, se retourne, la voit là tout près, fait un geste d'effroi,
baisse la tête. Un long silence. Puis, dans l'ombre complètement
venue, elle dit avec lenteur, joignant les mains.)*
Et pendant quatorze ans, il a joué ce rôle
D'être le vieil ami qui vient pour être drôle !

CYRANO.
Roxane !

ROXANE.
C'était vous.

CYRANO.
Non, non, Roxane, non !

ROXANE.
J'aurais dû deviner quand il disait mon nom !

CYRANO.
25 Non ! ce n'était pas moi !

ROXANE.

C'était vous !

CYRANO.
Je vous jure...

ROXANE.
J'aperçois toute la généreuse imposture :
Les lettres, c'était vous...

CYRANO.
Non !

ROXANE.
Les mots chers et fous,
C'était vous...

CYRANO.
Non !

ROXANE.
La voix dans la nuit, c'était vous.

CYRANO.
Je vous jure que non !

ROXANE.
L'âme, c'était la vôtre !

CYRANO.
30 Je ne vous aimais pas.

ROXANE.
Vous m'aimiez !

CYRANO, *se débattant.*
C'était l'autre !

ROXANE.
Vous m'aimiez !

CYRANO, *d'une voix qui faiblit.*
Non !

ROXANE.
Déjà vous le dites plus bas !

CYRANO.
Non, non, mon cher amour, je ne vous aimais pas !

E. ROSTAND, *Cyrano de Bergerac*, V, 5, v. 2436-2467.